LE MONOLOGUE DE LA CONCUBINE

Hubert Nyssen



ACTES SUD - PAPIERS

A la mort du professeur Bruno Bonopéra, Irma Soulier, qui fut sa maîtresse puis sa compagne, s'ouvre, se déchire, se dévoile. Elle cherche sa dignité de femme dans un monologue où elle déverse le souvenir des illuminations que lui avait d'abord offertes son amant, des humiliations ensuite infligées et des savoirs qu'il lui a laissés.

Né en 1925, Hubert Nyssen est romancier, poète, essayiste et éditeur. Il a fondé en 1978 les éditions Actes Sud dont il préside aujourd'hui le conseil de surveillance. Depuis la parution du Nom de l'arbre *chez Grasset en 1973, il a publié une trentaine d'ouvrages parmi lesquels* Pavanes et javas sur la tombe d'un professeur*, paru en 2004 chez Actes Sud dans la collection "Un endroit où aller".* Le monologue de la concubine *est librement adapté de ce roman.*

ACTES SUD - PAPIERS

ACTES SUD-PAPIERS
Fondateur : Christian Dupeyron
Editorial : Claire David

Cette collection est éditée avec le soutien de la SACD
Société des auteurs et compositeurs dramatiques
PARIS/BRUXELLES/MONTRÉAL

Illustration de couverture :
Modigliani, *Nu sur divan*, 1917

Cette pièce est librement adaptée de
Pavanes et javas sur la tombe d'un professeur,
roman du même auteur, Actes Sud, 2004.

© ACTES SUD, 2006
ISSN 0298-0592
ISBN 978-2-330-11039-0

Le monologue de la concubine

Hubert Nyssen

Pièce en un acte
pour une poignée de personnages
dont un seul est en scène et parle

Décor minimal… Un salon classe moyenne sans surcharge, avec quelques accessoires qui serviront aux jeux de la concubine : des livres épars dont elle se saisira parfois, un divan où elle ira se jeter, une fenêtre dont elle écartera les rideaux, sur un guéridon ou sur une commode une photo du professeur Bruno Bonopéra (livres sous le bras, quelques étudiants autour de lui). Derrière une tenture, pourrait bien se trouver la chambre mortuaire avec le cercueil du professeur, mais seuls les regards de la concubine permettent de l'imaginer. Les tirets de dialogue indiquent les moments où la concubine sort de son monologue pour s'interpeller ou interpeller d'invisibles acteurs.

— Me voilà débarrassée de toi, Bruno ! Et bientôt débarrassée de ta fille que j'avais reçue avec du sentiment.
La mort d'un père, ce n'est pas rien et j'en tenais compte. Mais, sitôt arrivée, Laure m'a fait une scène dont tu n'as pas idée. Prétexte ? L'inscription sur la pierre tombale. Elle ne s'est pas gênée pour me crier que j'étais la concubine qui avait gâché la vie de son père !
Je te jure, Bruno, je n'ouvre plus ma porte avant des semaines. La dernière fois, c'était hier… On sonne, on frappe, on cogne, j'ouvre… une Chinoise. Elle me regarde avec des yeux comme des meurtrières, elle me dit qu'elle a été ton étudiante, puis ta disciple, et elle veut que je lui donne tes papiers, tes archives, parce qu'elle va écrire un livre sur le professeur Bruno Bonopéra.
— Non, mais quoi encore ? C'est vite dit, une disciple !
Si tu avais vu… une disciple, elle prononçait le mot en pinçant sa bouche sans lèvres. Comme elle y allait… tu n'étais même pas encore enterré !
— C'était peut-être une de tes petites putains, vieux salaud… Et puis un livre sur un type qui n'a pas été fichu d'en écrire lui-même, ni d'avoir son nom dans un dictionnaire ou dans les gazettes, et encore moins à la télévision, non merci !
Mais quand je dis que tu n'as pas eu ton nom dans les journaux, ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a l'affaire d'Athènes. Là, on peut dire que les journaux grecs ont parlé de toi, titres en manchette, dessins, photos. Qui a tué l'épouse du professeur Bruno Bonopéra ? Qui a… *(elle se passe le doigt sur la gorge)* ta Fernande, la Fernande Bonopéra ?

— Oh, mais arrête, Irma, qu'est-ce qui te prend ?
Tu es seule… Personne ne t'a rien demandé. Dans le berceau où il est maintenant, il ne peut plus t'entendre, le vieux bébé,

ni te reprocher tes “écarts de langage”, comme il disait d’un air distingué en oubliant quel grand écart il te demandait de faire, dans le bon temps. Tu es seule, Irma, il est mort, et voilà que tu parles à voix haute quand il n’y a personne pour t’écouter.

Bruno, mon vieux bébé, imagine un instant que je n’aie pas remis de l’ordre dans ta chambre après qu’on t’a mis en caisse… Imagine que ta fille l’ait découvert, ton dernier carnet, ou que j’aie laissé la Chinoise monter là-haut si elle était venue la première… Tu les vois à l’œuvre ? Elles fourrent leur nez partout, surtout l’Asiatique. Elles ont le nez fin, celles-là, quand elles fouinent.
— Tu vois le tableau, bébé ?
L’une des deux aperçoit le carnet et se le met dans le sac ou sous la jupe…
— Je deviens quoi, moi, avec ce que tu as osé écrire là-dedans ? C’est sans doute ça qu’on appelle un cahier de doléances… Le mot te surprend dans ma bouche ? Tu ne t’attendais pas à m’entendre prononcer le mot “doléances”.
— Condoléances… à la rigueur, mais doléances, non !
Je ne suis pas si bête que tu l’as écrit, Bruno. Tu vois, partout où je suis passée, j’ai ramassé, j’ai cueilli, j’ai glané. C’est ça ma culture… glaneuse je suis.
— Et j’en suis fière, mon vieux !

Ton misérable secret, je l’ai découvert, il y a quelques mois. C’était un de ces après-midi où tu étais allé au *Temps retrouvé* pour tuer le temps…
— Faute de pouvoir me tuer, moi.
Tu avais claqué la porte en hurlant que tu ne pouvais plus me supporter. J’ai profité de ton absence pour jeter un coup d’œil dans ta chambre. Le carnet se trouvait sous des mouchoirs dans le tiroir de la table de nuit.
— Mon pauvre bébé, tu écrivais en cachette un journal intime, comme les filles dont on n’a pas encore écarté les cuisses…
Ce que j’ai lu ce jour-là m’a mis la puce à l’oreille. Tu ne te livrais pas, comme je m’y serais attendue, à des observations sur les rondeurs de tes étudiantes. Non, tu écrivais sur moi. Sur moi, mais pas de la manière la plus affectueuse ni la plus tendre. Tu

devais avoir l'impression de me livrer à la justice populaire de la postérité.
— Voyez avec quelle femme il m'a fallu vivre !
Mais quand j'ai retrouvé ce carnet ouvert sur ta table, le soir de ta mort, j'ai compris à quoi je venais d'échapper. Tu te souviens, dis, tu te souviens de ce que tu as écrit ?
— Non, les morts ça ne se souvient pas.
Au fait, après décès, elle devient quoi, la mémoire des morts ? Elle flotte autour de nous comme une bulle invisible ? Donc tu avais écrit…
— Nom de Dieu, bébé, tu te souviens tout de même de ce que tu as écrit juste avant de piquer du nez sur le papier !
Tu as écrit que moi, Irma Soulier… Ah, tu ne prenais pas la précaution de changer les noms ou d'utiliser des initiales, mon nom était là, écrit en toutes lettres et à plusieurs reprises… Et même une fois tu as écrit : Irma Savate.
— Quelle classe ça vous donne, l'instruction !
Oui, oui, j'y viens. Tu as écrit que moi, Irma Soulier, je reparlais un peu trop d'Athènes. On dirait qu'elle porte un secret comme un abcès sur le point de crever…
— Tu l'as écrit, tu as écrit : on dirait que le remords la prend, qu'elle a peur de…
Peur de quoi ? Tu n'as pas eu le temps de l'écrire. A ce moment-là, flop, tu as basculé dans l'éternité.
— Mais tu sais que, moi, j'ai une idée de ce que tu allais écrire ?
Si la mémoire des morts flotte comme des bulles, celle des vivants voyage en ballon, et la mienne est repartie avec le vent vers Athènes.

Quand tu es venu t'installer sur le même palier que moi, là-bas…
— Ça fait plus de trente ans !
… je me suis dit que c'était le bon Dieu qui t'avait envoyé, mon bébé.
Souviens-toi, je sortais d'un divorce comme un oiseau se traîne sur la plage en sortant d'une mer mazoutée. Aujourd'hui, je ne sais pas, mais à l'époque, je te jure, les juges grecs étaient pires que les imams ou les mormons.
— Non mais, rends-toi compte, c'était Tsarkis qui m'avait prise comme une chatte puis battue comme une chienne, et c'était à lui que ces salopards de juges avaient accordé l'absolution.

Il avait dû leur graisser la patte ou leur procurer des filles. Tout juste si on ne me demandait pas de faire des excuses. Mais ce jour-là…
— Toc toc toc ! Bonjour madame, il paraît que vous êtes française, quelle chance, je suis votre nouveau voisin. Votre mari est là ?
O mon bébé, ce tremblement qui m'a prise… Tu étais beau comme un dieu de l'Olympe, ton bonjour madame m'a fichu la chair de poule, oui, je me suis dit, c'est le bon Dieu qui me l'envoie.
— Non, monsieur, je vis seule, et, vous, vous êtes seul aussi ?
Et toi, mon salaud, tu m'as dit oui, oui je suis seul, sans ajouter que c'était pour l'instant, sans me dire que dans la vie tu avais une Fernande qui allait se rappliquer avec deux gamines, sans me dire que tu avais une Paulina qui te creusait des galeries dans la tête. Et moi qui n'avais plus rien, plus personne, plus un homme, ni dans la vie, ni dans la tête, ni sur le ventre, ni même sur le dos, je t'avais devant moi. Je t'ai fait entrer, je t'ai préparé un café turc…
— Je parle un peu grec, monsieur, ça pourra vous être utile.
Je me suis assise devant toi, jambes croisées, j'étais en sortie de bain, il faisait chaud, j'ai vu tes yeux s'enfoncer comme un vilebrequin dans mon décolleté. J'avais à nouveau la chair de poule, bébé, j'ai remué les épaules pour que tu voies que mes seins ne demandaient qu'à sortir de l'ombre.
— Je m'appelais Irma Tsarkis jusqu'à l'hiver dernier et maintenant, monsieur, je suis redevenue Irma Soulier, une Française… libre.
Tu as rigolé. Je t'ai dit qu'il fallait m'appeler Irma. Entre voisins ça briserait la glace.
— La glace, tu parles, elle était déjà fondue. Le mercure dans le thermomètre ne pouvait pas aller plus haut.
— Moi, je m'appelle Bruno Bonopéra.
J'ai rigolé à mon tour.
— Je vais vous appeler Bébé, je peux ?
Tu étais vraiment un cadeau du ciel, mon bébé, je me suis levée en laissant tomber ma sortie de bain. Tes yeux se sont ouverts comme un four de boulanger. J'ai enfourné la pâte… J'en pleure encore aujourd'hui, j'en pleure de plaisir et de rage. Mais ne te fais pas d'illusion, ce n'est pas sur ta mort que je